



L'AFRIQUE ATLANTIQUE

Des origines
aux siècles d'or
(XVII^e siècle)

KARTHALA

Jean-Michel Deveau

Depuis quelques décennies, historiens, archéologues et anthropologues mettent au jour l'existence de brillantes civilisations sur l'ensemble de l'Afrique subsaharienne. Si l'histoire de ce continent, berceau de l'humanité, a longtemps été sous-estimée voire niée, il est temps d'en reconnaître aujourd'hui toutes les richesses. Dans cet ouvrage, l'auteur présente la spécificité de la partie occidentale, bornée par l'Atlantique. Face à cet océan hostile, c'est donc plutôt le long des fleuves que se sont constitués les puissants empires du Niger et du Congo, suzerains de royaumes vassaux dont l'histoire intérieure comme celle de la géopolitique suit une logique d'adaptation aux milieux naturels de la savane ou de la forêt dense.

Les hommes y ont répondu en développant des systèmes agricoles et artisanaux qui permettaient des échanges interrégionaux prolongés jusqu'en Méditerranée grâce aux caravanes transsahariennes. Cet ensemble économique très élaboré était sous-tendu par une organisation politique et sociale qui reposait sur des monarchies secondées par des administrations et des aristocraties tout à fait comparables aux systèmes européens. Devant la puissance de la nature, les religions et les philosophies développèrent des systèmes d'explication sous formes de mythes qui font toute la richesse d'une littérature orale qui s'est transmise par les griots.

L'auteur conteste l'image classique et totalement erronée d'une Afrique monolithique, privilégiant le concept *des Afriques*. Même si l'on peut dégager des traits communs, la diversité des cultures et des histoires oblige à une présentation régionale mettant en exergue toute la complexité et l'ingéniosité de ces sociétés en marche dans l'histoire depuis toujours.

Jean-Michel Deveau, professeur honoraire d'histoire moderne à l'université de Nice, est vice-président honoraire du comité scientifique la Route de l'Esclave à l'UNESCO et membre fondateur du comité international d'experts du projet éducatif sur la traite négrière de l'UNESCO.

L'AFRIQUE ATLANTIQUE

Monographie :

- *La Révolution de 1848 à Rochefort*, La Rochelle, CDDP, 1970.
- *Histoire de l'Aunis et de la Saintonge*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1974.
- *L'Aunis et la Saintonge. Histoire par les documents, T II : du XVI^e siècle à nos jours*, Poitiers, CRDP, 1976.
- *L'Aude traversière*, Villelongue-d'Aude, Atelier du Gué, 1979.
- *Histoire des Poitevins in Histoire des Provinces de France*, Paris, Nathan, 1983.
- *Le Commerce rochelais face à la Révolution. Correspondance de J.-B. Nairac (1789-1790)*, préface de F. Furet, La Rochelle, Rumeur des Âges, 1989. (Prix Henri Vovard de l'Académie de Marine, 1989.)
- *La traite rochelaise*, Paris, Karthala, 1990.
- *La France au temps des négriers*, Paris, France-Empire, 1994.
- *Australie, terre du rêve*, Paris, France-Empire, 1996.
- *Femmes esclaves*, Paris, France-Empire, 1998.
- *L'or et les esclaves, Histoire des forts du Ghana du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, UNESCO/Karthala, 2005.
- *Le Traité des Confitures de Nostradamus*, La Rochelle, Être et Connaître, 2006.
- *Raconte-moi l'esclavage*, Paris, UNESCO/Nane, 2006.
- *Le retour de l'esclavage au XXI^e siècle*, Paris, Karthala, 2010.
- *Histoire de Bordeaux*, Nantes, Gulf Stream, 2012.
- *Nzingha, reine d'Angola*, Nantes, Gulf Stream, 2012.
- *La reine Nzingha et l'Angola au XVII^e siècle*, Paris, Karthala, 2015.

Ouvrages collectifs :

- *La France et l'océan (1492-1592)*, (en collaboration), Commission française d'Histoire maritime, Paris, Tallandier, 1993.
- *Dictionnaire de l'Ancien Régime* (L. Bély [éd.]), Paris, PUF, 1996.
- *Dictionnaire d'Histoire maritime* (M. Vergé-Franceschi [éd.]), Paris, Robert Laffont, 2002.
- *L'Esclaves en Méditerranée à l'époque moderne* (J.-M. Deveau [éd.]), Les Cahiers de la Méditerranée, N° 65, déc. 2002.
- *Les traites négrières coloniales, histoire d'un crime* (M. Dorigny et M.-J. Zins [éd.]), Paris, Cercle d'Art, 2009.
- *Les traites et les esclavages* (Cottias M., Cunin E. et Almeida Mendes A. [éd.]), Paris, Karthala, 2010.

Visitez notre site : www.karthala.com

Paielement sécurisé

Jean-Michel Deveau

L'Afrique atlantique

**Des origines aux siècles d'or
(XVII^e siècle)**

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

Sommaire

Introduction : L’Afrique, berceau de l’humanité	7
1. La SÉNÉGAMBIE	25
2. Les royaumes du Niger	45
3. Tombouctou et Djenné	83
4. Bozo, Peuls, Mandingues et Dogon	117
5. La Côte de l’Or et son arrière-pays	139
6. La Côte des Esclaves et l’embouchure du Niger	169
7. Le royaume de Kongo avant l’arrivée des Portugais	193
8. L’arrivée des Européens	233
9. Les Portugais au Congo et en Angola	251
10. Esclavage et traites	289
Conclusion	313
Bibliographie	317

INTRODUCTION

L'Afrique, berceau de l'humanité

Aux origines de l'homme

Les débats sur les origines de l'homme et sur la préhistoire font pleinement partie d'un système de pensée raciste lorsque certains tenants d'une prétendue supériorité de la « race blanche » s'acharnent encore aujourd'hui à contester l'évidence des découvertes archéologiques les plus contemporaines. Il faut revenir aux clichés assénés par Pierre Larousse en 1885 dans le Dictionnaire du XIX^e siècle pour comprendre la radicale indigence de cette pensée. Il définit le « Nègre » comme « *un homme ou une femme à peau noire... C'est, écrit-il, le nom donné aux habitants de certaines contrées de l'Afrique (...) qui forment une race d'hommes noirs, inférieure en intelligence à la race blanche.* » La messe était dite et le racisme n'eut plus qu'à suivre cette trajectoire, tant l'idée d'une descendance d'ancêtres négroïdes originaires d'Afrique subsaharienne blessa la sensibilité européenne jusque dans les années 1980-1990. Aujourd'hui, ne pouvant plus nier que l'humanité ait trouvé son berceau en Afrique, certains continuent néanmoins à prétendre que les habitants de ce continent, incapables de les inventer, auraient reçu les technologies les plus élémentaires de l'Europe ou de l'Asie. Face à un déni aussi opiniâtre, l'archéologie parvient difficilement à imposer ses résultats. Mais il faut bien se rendre à l'évidence, la science génétique a fait voler en éclats tous les clichés dévalorisants en démontrant l'antériorité africaine de l'humanité et les fouilles mettent au jour l'évidence d'un développement indigène des techniques de l'élevage, de l'agriculture et de la métallurgie, souvent bien antérieur à celui du reste de la planète.

De la mer Rouge au Cap, les archéologues ont exhumé plusieurs fossiles d'australopithèques dont serait issu le genre humain.

Le 30 novembre 1974, une équipe d'archéologues français mettait au jour, à Hadar en Éthiopie, les restes d'une jeune femme qu'ils nommaient Lucy. Cette découverte allait bouleverser toutes les théories élaborées sur l'apparition de l'homme. Âgée d'une vingtaine d'années, Lucy ne pesait pas plus d'une quarantaine de kilos, mesurait un mètre cinquante et roulait on ne sait quelles pensées dans un crâne d'à peine 400 cm³. Il y a quelques trois millions d'années qu'elle était venue mourir là, pense-t-on, de maladie ou de noyade. C'était la plus vieille ancêtre connue de la lignée de ces australopithèques dont on avait déjà trouvé un spécimen en Tanzanie vieux de 1 750 000 années et un autre dans la Rift Valley vieux de deux millions d'années. La chaîne confirmait ainsi que les plus anciens des hominidés vivaient bien en Afrique et la découverte de la mâchoire d'un contemporain de Lucy, prénommé Abel, à trois jours de voiture de N'Djamena en plein désert du Koro Toro, le confirmait définitivement.

Ainsi, ces cousins éloignés vivaient il y a 4,5 à 1 million d'années dans les savanes d'Afrique orientale, la seule région du globe où on ait retrouvé leurs squelettes et les traces de leurs pas fossilisées dans la glaise. Comme ils marchaient et couraient sur deux jambes, ils élargissaient leur champ de vision pour mieux repérer les prédateurs, et leurs mains libérées pouvaient saisir des objets qu'ils utilisaient comme outils. Cependant l'absence d'articulation de la phalange du pouce ne leur permettait pas encore de tailler les pierres¹.

Certes l'évolution avait encore un long chemin à parcourir avant d'arriver à l'humanité contemporaine, mais il est incontestable que l'on venait d'entrer dans la famille des hominidés puisque ces individus savaient fabriquer des outils élémentaires. Ces australopithèques devaient disparaître sans descendance directe, telle une branche morte de l'arbre généalogique. Mais en tout état de cause la branche était bien issue du tronc qui allait donner l'homme tel qu'il est aujourd'hui. Cet épisode de la saga familiale s'est-il terminé tragiquement ou s'est-il éteint en douceur ?

1. Cette théorie soutenue par l'archéologue français Yves Coppens est aujourd'hui l'objet d'un débat. En 1995, un autre archéologue français, Michel Brunet mettait au jour, dans la région du lac Tchad, un fragment de mandibule et une molaire ayant appartenu à un *australopithecus* dit Bahrelghazali que l'on prénomma Abel. Ce personnage aurait hanté les milieux lacustres de la région il y a quelques 3,5 à 3 millions d'années, précédé il y a 7 millions d'années par un certain Toumaï, découvert en 2001 dans la même région et qui serait le plus ancien spécimen d'hominidé connu à ce jour. Si cette hypothèse se confirme, nos lointains cousins seraient donc apparus au Tchad et non pas dans l'est africain.

On l'ignore, mais toujours est-il que quelques générations plus tard, il y a 1,8 million d'années, toujours en Afrique, l'*Homo habilis*, l'un de leurs cousins ou neveux installait ses campements près de l'eau où il abandonnait ses outils de pierre en quantité telle que leur usage avait dû se généraliser.

Le débat sur la suite de l'évolution n'est pas clos pour autant. Comment se fit le passage de l'australopithèque au genre homo qui en serait en quelque sorte le petit-neveu ? On sait aujourd'hui que cette trajectoire connut au moins trois stades : celui de l'*Homo habilis* présent entre 2 et 1,4 millions d'années, puis celui de l'*Homo erectus* apparu vers 1,9 million d'années et disparu il y a 300 000 ans et enfin celui de l'*Homo sapiens* apparu il y a 200 000 ans en Afrique orientale. Mais des fouilles menées au Jebel Irhoud (à 100 km au nord de Marrakech) en 2007 ont mis au jour des fragments de crânes d'*Homo sapiens* remontant à 300 000 ans, ce qui repousserait de 100 000 ans la venue de ces ancêtres sans que l'on comprenne encore pourquoi ni comment ils se trouvaient en Afrique occidentale². Il faudrait alors envisager des migrations à l'échelle de milliers de kilomètres. Mais pour lors nous ne pouvons que suggérer des éventualités sans aucun fondement scientifique. Quoi qu'il en soit, avec ce dernier, nanti d'une boîte crânienne de 1 250 cm³, l'humanité se serait définitivement séparée de ses dernières survivances animales pour aboutir à l'homme moderne ou *Homo sapiens*, « l'homme qui sait qu'il sait ». Autrement dit celui qui est conscient de son savoir, ce qui survint avec l'augmentation du volume crânien à 1 450 cm³. Mais on ne connaît pas encore tous les maillons de la chaîne qui sous-tend cette évolution. L'un d'entre eux semble avoir été découvert au Kenya en 1991 : nommé *Homo ergaster* ou « homme artisan », il aurait vécu entre 1,8 et 1 million d'années et serait l'ancêtre direct de l'*Homo erectus*, mais ce n'est encore qu'une hypothèse. Aussi grand que l'homme actuel, il est doté d'un cerveau de 800 à 1 000 cm³, probablement à l'origine d'innovations considérables dont la moindre n'est certes pas l'invention du feu. Son habitat se structure avec des cases et son outillage se perfectionne au point que la chasse au gros gibier devient possible. Cependant, la puissance de cet armement n'est pas telle que le chasseur individuel puisse le pratiquer. On imagine donc que toute une organisation sociale accompagne ce progrès technique.

L'archéologie confirme que chacun de ces stades est présent à plusieurs exemplaires sur le sol africain, alors qu'en Europe, l'Homme de

2. *Le Monde*, jeudi 10 juin 2017.

Cro-Magnon ne date que de 30 000 ans. C'est l'*Homo erectus*, pense-t-on, qui le premier aurait quitté l'Afrique pour s'aventurer en Europe et en Asie après avoir trouvé le feu, il y a 1,6 million d'années. Mais ce n'est encore qu'une hypothèse. En revanche, les analyses ADN montrent que bien des millénaires plus tard, aux alentours de 100 000 ans av. J.-C., l'Homme moderne aurait à son tour quitté l'Afrique pour se répandre dans le reste du monde.

Du Paléolithique au Néolithique

Le Paléolithique

L'étude de la préhistoire africaine ne peut pas se concevoir sans la connaissance préalable de l'évolution du climat. Les observations les plus pertinentes ont été faites au Sahara et dans la zone sahélienne située immédiatement au sud du désert.

Tout a commencé au Paléolithique il y a 350-300 000 ans avec la civilisation acheuléenne qui a laissé des traces à travers l'ensemble du continent sauf dans quelques régions où le manque de matière première ne laissait aucune possibilité de fabriquer des outils, comme dans la région de Niamey. C'est la période où l'homme, vivant exclusivement de la chasse et de la cueillette, taillait des bifaces de forme ovale très régulière. Leurs bords aux tranchants rectilignes pouvaient être retaillés lorsqu'ils s'étaient émoussés tandis que les éclats servaient de racloirs.

À l'est du Sénégal, on a identifié une quarantaine de sites datant de cette période le long des vallées du haut fleuve et de ses affluents. En revanche, un seul a été mis au jour à l'ouest, sur le Cap-Vert. On pense, mais ce n'est encore qu'une hypothèse, qu'il s'agirait de la première traversée du pays effectuée par des migrants venus de ces hautes vallées. Ensuite, jusqu'à 100 000 ans av. J.-C., en même temps que la population se densifiait, surtout autour du confluent de la Falémée et du Sénégal, les artisans perfectionnaient inlassablement la taille de leurs outils.

Au Nigeria, entre la Bénoué et le lac Tchad, la présence de l'homme est attestée depuis 37 000 ans. C'est l'époque où, à une période de grande sécheresse, succède entre 40 000 et 20 000 ans av. J.-C. une vingtaine de milliers d'années très humides au cours desquelles le lac aurait commencé à se former.

Le Sahara, lui, connaît une phase de refroidissement très humide qui débute il y a environ 60 000 ans av. J.-C. et dont le paroxysme se situe aux alentours de 30 000 ans av. J.-C. Ces conditions extrêmes semblent avoir chassé les hommes des zones aujourd'hui désertiques. Ils seraient alors partis, à l'est, vers la vallée du Nil et, à l'ouest, jusqu'au Fouta-Djalon et à l'espace situé entre le Niger et la Bénoué. Une courte phase de réchauffement toujours très humide les aurait ramenés vers le nord entre 8 100 et 5 100 ans av. J.-C., comme le montrent les premières gravures rupestres. La forêt s'étendait alors de la cuvette congolaise au sud du Sénégal et au Darfour. Des fragments de poterie trouvés dans l'Aïr, le Hoggar et le Tassili montrent qu'au cours de ces derniers millénaires les hommes commençaient à pratiquer l'élevage. Sur le site de Tagalagal au sud-est de l'Aïr, on a trouvé des poteries qui attestent l'apparition de la cuisine. Les fouilles effectuées plus au sud le confirment et laissent penser que les populations noires remontant vers le nord auraient été à l'origine de la fabrication de ces poteries.

Enfin, après 5 100 ans av. J.-C., le retour d'une phase aride qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui en repoussant inexorablement la savane et la forêt toujours plus au sud, ne cesse de rendre la vie des hommes plus précaire.

Le Néolithique

S'il faut dater la transition entre le Paléolithique et le Néolithique où l'on domestique l'élevage et l'agriculture, on peut se référer à l'apparition de poteries dont les plus anciennes sont datées entre 10 000 et 9 000 ans av. J.-C. sur les sites du nord-est du Niger particulièrement dans l'Aïr. Ces dates très antérieures à celles connues dans le reste du monde prouvent que l'invention de la céramique relève bien d'un foyer saharien qui n'avait subi aucune influence extérieure.

Les fouilles, conduites au cours des années 1980-1990 dans le sud saharien, ont mis au jour des vestiges néolithiques peu nombreux jusqu'au IV^e millénaire, mais qui commencent à se multiplier à partir de cette époque. Dans une juxtaposition, dont les modalités nous échappent, on a de fortes raisons de penser que des populations, qui commençaient à se sédentariser, cohabitaient avec des populations nomades, certaines suivant la transhumance de troupeaux de bovins. Il est en revanche manifeste qu'à partir du III^e millénaire les villages se multiplient sur la zone sahélienne. Les habitants vivent désormais dans des maisons en pierres sèches,

commencent à pratiquer la métallurgie et affirment une pensée religieuse en enterrant les morts dans des tumulus.

Ensuite, au cours du second millénaire, les hommes qui s'installent de plus en plus nombreux sur les dunes du sud saharien maîtrisent aussi bien l'agriculture que l'élevage. Cette expansion est-elle due à une croissance démographique ? C'est fort possible si l'on considère que la pluviosité permet une extension des surfaces et des rendements agricoles suffisante pour nourrir un excédent de population.

S'il est difficile de connaître les composantes de ces civilisations, on peut néanmoins les créditer d'une pensée métaphysique puisque les morts sont enterrés sous des tumulus dès le Néolithique. Certains enclos comprenant un couloir sont datés de 4 300 à 3 200 ans av. J.-C., d'autres en forme de croissant de 3 300 à 1 900 ans av. J.-C., d'autres enfin en plateforme de 3 800 à 1 200 ans av. J.-C. Malheureusement, ni la chronologie, ni l'architecture ne nous renseignent sur les croyances religieuses ou sur l'organisation sociale de ces sociétés, hormis le constat que seuls des hommes y sont inhumés. Mais il est certain qu'à partir de cette époque, il devient impossible de globaliser l'histoire du continent africain que son immensité fractionne en de multiples secteurs régionaux et sous-régionaux, qui sont autant de cas particuliers et dont les frontières suivent en gros celles des climats.

Ainsi, au sud du 15^e parallèle, en dehors des vallées fluviales, le matériel néolithique est rare. L'humidité du climat favorable à la forêt, milieu hostile à l'homme, en est certainement la cause. Mais en réalité, on ignore à peu près tout sur la transition entre le Paléolithique et le Néolithique dans cet ensemble régional. Par exemple, le site de Liptako à la frontière nord du Bénin a livré un abondant matériel paléolithique, sans que rien ne lui succède au Néolithique, tandis que sur deux sites sur la Mekrou et la Tapoa, on a mis au jour des outils du Néolithique survenus sans que l'on sache ni quand ni comment. On suppose seulement qu'une baisse de la pluviométrie aurait provoqué un recul de la forêt favorable à l'élevage et incité les hommes à remonter vers le nord pour fuir cet univers hostile. De même, si les premières traces de domestication de l'igname paraissent au nord du Nigeria et du Ghana aux alentours du quatrième millénaire av. J.-C., il est difficile d'en dire plus sur la chronologie autant que sur les modes de vie de ces populations.

En revanche, plus au nord, dans la zone sahélienne, l'abondance du matériel montre une histoire très mouvementée, scandée de migrations accompagnées de problèmes d'intégration et de cohabitation entre indigènes et nouveaux arrivants.

On connaît assez bien la chronologie de ce qui s'est passé au sud du Sahara. À la fin du Paléolithique, aux alentours de 20 000 à 10 000 ans av. J.-C., une désertification presque totale a chassé les hommes du désert. Ensuite, une période humide dite de l'Holocène qui débute vers 10 000 ans av. J.-C. les ramène vers le nord. Après quoi, la sécheresse opère quatre retours, le premier vers 6 000 ans av. J.-C., le second vers 2 500 ans av. J.-C., le troisième vers 1 500 ans av. J.-C. et enfin, le quatrième vers 500 ans av. J.-C., chacun de ces épisodes provoquant des migrations successives du sud vers le nord et du nord vers le sud. C'est dans la région des Adrar des Iforas, du Tassili et de l'Aïr que l'on retrouve les premières traces d'agriculture et d'élevage vers 8 000 ans av. J.-C. Ces massifs entaillés de profondes vallées bordées de falaises à pic étaient habités depuis le Paléolithique il y a plus d'un million d'années. Les restes de céramique et de matériel de broyage ne laissent aucun doute sur l'avènement de la domestication des plantes, mais comment se fit le passage à l'agriculture ? S'il est certain que les changements climatiques en furent la cause, en revanche, rien ne permet d'en connaître les modalités. On ignore même si le passage se fit en continuité ou en rupture avec les modes de vie précédents, ou si des phases intermédiaires ménagèrent la transition.

Vers 6 000-5 000 ans av. J.-C., les hommes commencèrent à peindre sur les parois des murs : animaux, scènes de chasse et activités pastorales. De telles œuvres se retrouvent au sud de la Libye et de l'Algérie, au Mali, au Tchad, et au Niger. On a coutume de les répartir en cinq ensembles : le Bubalien remontant peut-être au Pléistocène³, le Bovidien, le Caballin, le Camelin et enfin le groupe des Têtes rondes, la plupart de ces œuvres remontant aux IV^e et III^e millénaires av. J.-C. Alors que les gravures du Bubalien représentent essentiellement des animaux, dont le *Pelorovis antiquus*, espèce de buffle africain disparu entre 12 000 et 4 000 ans av. J.-C., celles des Têtes rondes figurent pour les deux tiers des êtres humains de type surtout négroïde accompagnés d'une grande diversité d'espèces animales. Ce dernier groupe daté de 7 500 à 5 500 ans av. J.-C. correspondrait donc au début du Néolithique. Comme le nom l'indique, les représentations du Bovidien, figurant essentiellement des bovins, correspondent à l'époque où l'homme les domestique au cours d'une période humide entre 4 000 et 2 000 ans av. J.-C. Lorsque le Caballin se propage ensuite, le climat s'est asséché vers 1 500 ans av. J.-C. ne laissant plus de place qu'à du petit bétail. La civilisation a alors connu de

3. Le Pléistocène qui débute il y a 1,6 million d'années précède l'Holocène qui débute à la fin de la dernière glaciation, il y a 10 000 ans.

profondes mutations puisque les figures humaines sont armées de lances aux pointes métalliques et que l'on voit apparaître des bœufs attelés à des chars. Enfin, la période caméline parue quelques siècles avant l'ère chrétienne représente les chameaux très schématisés qui viennent d'être introduits au Sahara.

Si les différentes phases chronologiques correspondent à des stades successifs de civilisations contemporaines des changements climatiques, il n'est pas encore possible de connaître la signification des scènes représentées. À Termit, par exemple, elles figurent un bœuf imposant aux côtés de petites girafes. Y aurait-il là une symbolique opposant le monde domestiqué au monde sauvage ? Au sud de la Mauritanie, les fresques associent des chars tirés par des bœufs et des figurations d'armes aux pointes métalliques. Elles semblent induire le passage à une civilisation pastorale confrontée à un quotidien guerrier. Seraient-ce des conflits liés à la préservation de territoires ? Au Djado (Niger), on voit des chèvres dressées sur les pattes de derrière en train de brouter des arbustes et des chameaux, signes d'une économie pastorale qui n'exclue pas les échanges régionaux. Y avait-il un souci écologique face à des animaux prédateurs d'une végétation qui se raréfiait ? Autant de questions restées sans réponse.

Quelles étaient ces populations ? Là encore domine le flou. Mais, si l'on en croit les silhouettes figurées sur les parois⁴ et la mise au jour de plusieurs éléments de squelettes, il est probable que beaucoup de ces hommes appartenaient au genre négroïde. Ils auraient opéré une descente vers le sud lorsque les changements climatiques rendirent l'agriculture possible en direction de la vallée du Niger. Simple hypothèse qui, au reste, ne dit rien des modalités d'une telle migration, sinon que l'agriculture et l'élevage y furent contemporains. Les scènes pastorales laissent penser que les Peuls, ou leurs ancêtres, arrivés à cette période dans les confins du sud saharien seraient ensuite descendus vers le fleuve avec l'assèchement du climat.

Notons que les dates fort précoces de ces débuts de l'agriculture révèlent une évolution endogène qui ne doit rien à d'hypothétiques influences nordiques puisque, en Algérie, ils ne sont datés que du v^e millénaire av. J.-C. L'agriculture se serait ensuite propagée vers le sud au fur et à mesure de l'évolution du climat, ce qui confirmerait l'impossibilité de globaliser l'histoire africaine dès ces lointains siècles préhis-

4. Certains personnages sont représentés avec les reins cambrés, les lèvres lippues, le nez épaté et les pommettes saillantes, d'autres ne sont pas aussi cambrés, ont les lèvres peu éversées et un très faible prognathisme, ce qui rappelle le type libyen.

toriques. Les évolutions régionales individualisent ainsi des ensembles dont l'évolution ne se peut comprendre qu'en analysant les caractères intrinsèques en même temps que les éventuels contacts que ces régions pouvaient nouer entre elles.

Ainsi sur le Niger, où les périodes humides gonflent le fleuve à un point tel que l'homme n'y peut vivre commodément, l'agriculture ne paraît pas avant 3 000 ans av. J.-C. avec une timide domestication du mil sauvage. Cette date tardive montre que le Néolithique ne pénètre que lentement dans le bassin nigérien où des populations de chasseurs-cueilleurs cohabitent encore longtemps avec ces premiers agriculteurs qui n'arrivent que lorsque les anciens sites lacustres commencent à s'assécher. C'est vers 2 000 ans av. J.-C. que les hommes se replient massivement aux pieds de l'Adrar des Iforas dans des villages entourés de fortifications où abondent les poteries décorées. L'analyse de ces décors montre que loin de vivre repliées sur elles-mêmes, ces populations pratiquent le troc avec celles de régions voisines. En revanche, on s'est posé le problème d'éventuelles relations entre ces populations et celles qui, plus au sud, vivaient aux abords de la forêt. Pour l'instant aucune trace archéologique ne permet de répondre.

Ensuite, entre 2 500 et 500 ans av. J.-C., on constate que, en lien avec les épisodes de sécheresse, les sites se rapprochent du fleuve et que l'élevage se généralise en même temps que les cultures de mil, de riz, d'ignames, et de palmier à huile. Sur ces mêmes sites, à partir de 2 000 ans av. J.-C., la métallurgie du cuivre puis du fer font leur apparition, montrant un continuum culturel qui vient à l'appui de la thèse d'un développement endogène de ces technologies.

Certaines zones, comme les falaises de Bandiagara ont été peuplées plus tardivement, vers le III^e siècle av. J.-C., par des hommes que l'on appelle les Toloy. Ils installaient leurs greniers dans les grottes. Ce sont d'énormes jarres coniques faites de boudins de glaise et décorées à la cordelette. N'ayant trouvé aucune trace de plante cultivée, on ignore ce qu'ils y enfermaient, mais il n'y a aucune raison de ne pas associer ces poteries à une activité agricole. Puis, brusquement, un siècle plus tard, ils disparaissent sans que l'on sache ni pourquoi, ni comment. On suppose néanmoins que la désertification y fut pour quelque chose. Les Tellem qui leur succéderont n'arriveront que douze siècles plus tard.

Au Sénégal, le Néolithique débute vers 7 000 ans av. J.-C. avec un élevage rendu possible par un recul de la forêt sous l'influence de la sécheresse, alors que l'agriculture, elle, ne commence, semble-t-il, pas avant 3 000 ans av. J.-C. La population se groupa alors en villages importants, puis plus tardivement (vers 350 ans av. J.-C.) dans des villes comme

Jenné-Jeno. Curieusement, la population très dense sur la vallée de la Faleme et sur la côte, laisse un immense *no man's land* entre les deux. Des peintures rupestres et les premiers rites funéraires montrent qu'une pensée religieuse accompagna cette nouvelle forme de civilisation.

Le seuil de Wagadu entre le Niger et le Sénégal, où vivaient des hippopotames, des tortues d'eau et des phacochères se désertifie progressivement à partir de 2 000 ans av. J.-C. Toute une population Soninko s'y replie et forme l'empire du Wagadu. Cet État qui avait assis sa puissance sur le croisement des routes de l'or et du sel, connut un précoce développement de la métallurgie. On y creusait des puits de mine jusqu'à 100 mètres de profondeur.

À la frontière entre le Bénin et le Niger sur le cours de la Mekrou, on retrouve toutes les phases d'occupation depuis le Paléolithique jusqu'à la fin du Néolithique, sur des sites difficiles à dater à cause des bouleversements de terrains dus à l'érosion, mais qui, en tout état de cause, ont connu eux aussi une évolution endogène.

Dans la région comprise entre la Bénoué et le lac Tchad, à une phase aride qui dure jusqu'à 40 000 ans av. J.-C., succède une phase humide pendant laquelle se forme le lac. Une nouvelle phase aride lui succède de 12 000 à 4 000 ans av. J.-C., puis de nouveau une période humide jusqu'à 3 500 ans av. J.-C. Depuis, périodes arides et semi-arides se succèdent. Plusieurs sites, comme celui de Diam, datés de 3 800 à 3 500 ans av. J.-C., livrent un matériel microlithique, les haches de pierres polies et les tessons de poteries habituels lorsque se développe l'agriculture. Les habitants vivaient alors dans des huttes circulaires et cultivaient le sorgho qu'ils pilaient dans des mortiers. L'histoire se prolonge ensuite sans rupture avec l'apparition d'outils métalliques et de figurines animales en terre cuite, indice de l'avènement d'une pensée métaphysique.

Les sites mégalithiques

Les archéologues ont identifié de nombreux sites de mégalithes en Afrique occidentale dont on ignore encore la signification. Entre le Saloum et la Gambie, la disposition en cercles de ces blocs prédomine, chaque ensemble étant lui-même limité par une enceinte circulaire. Ailleurs ces enceintes entourent des tumulus, parfois dressés sur une architecture de blocs latéritiques, parfois à peine bombés, mais hérissés de pierriers. Les fouilles ont mis au jour des ossements, parfois brisés, et des

fers de lance. On pense à des inhumations consécutives à des combats, mais rien ne prouve que ce soit véritablement le cas. Les datations situent les plus récents aux alentours de 700 ans ap. J.-C., mais tout un matériel lithique et des céramiques trouvées dans le voisinage montrent que ces sites furent habités depuis au moins 3 000 ans av. J.-C. Il est évident qu'entre cette date et l'époque de construction des aires mégalithiques, bien des populations ont pu se succéder, voire coexister. Les derniers occupants sont probablement arrivés vers le V^e siècle ap. J.-C., venant, pense-t-on, de l'est, peut-être de la boucle du Niger. Ils auraient vécu sous la gouverne de l'État de Waram, sur le bas Sénégal et de l'État de Tekrur centré autour de Podor qui tous deux auraient disparu au XI^e siècle lors des guerres conduites par Abou Bakr. Mais la datation des ossements ou du matériel mis au jour ne renseigne pas forcément sur la période de construction de ces édifices qui remontent peut-être à une période bien antérieure.

Toujours est-il que les derniers arrivés vivaient dans des maisons circulaires en argile tenue par des clayonnages de bandeaux entrelacés et couvertes d'une charpente qui supportait la paille. Des urnes cylindriques leur servaient probablement de grenier. Ils savaient fondre le fer et le cuivre dans des bas fourneaux dont on a retrouvé les bases et les scories. Bijoux et pièces forgées montrent une excellente maîtrise technologique. Un coquillage trouvé à Kodiam à 200 km de la mer atteste l'existence de liaisons à grande distance. Tout un commerce devait irriguer la vallée du Sénégal jusqu'à la Falémé et se prolonger sur des pistes transsahariennes fréquentées bien longtemps avant que les Arabes ne les empruntent. Sur ces dernières, les marchands troquaient principalement du sel contre de l'or. Il est bien difficile de parler des croyances car, hormis des parures de perles et des restes d'animaux sacrifiés, on n'a rien retrouvé dans les tombes.

La métallurgie

Le débat a été vif entre partisans d'une origine endogène de la métallurgie du fer et ceux qui, estimant les Africains incapables d'en découvrir seuls la technologie, pensent que ces derniers l'auraient reçue des peuples méditerranéens ou moyen-orientaux. Les découvertes archéologiques y ont mis un terme dans les années 1970, prouvant de manière décisive l'antériorité de la sidérurgie africaine, comme le montre l'excellent

ouvrage patronné par Hamady Bocoum en 2002⁵. La synthèse des recherches qu'il présente montre que la métallurgie débute en Afrique subsaharienne vers 2 650 ans av. J.-C. alors qu'il faut attendre 800 ans av. J.-C. pour qu'elle apparaisse en Méditerranée.

Les tenants de la diffusion d'une technologie venue de l'extérieur avaient d'abord pensé à une influence de Méroé où des objets de fer remontent à 750 ans av. J.-C. Ce sont de petits bijoux, attestant une production anecdotique, car il faut attendre 350 ans av. J.-C. pour que l'on produise à grande échelle des épées, des haches, des houes ou des harnais de chevaux. Le premier âge de cette métallurgie reste plutôt limité et l'influence de Méroé se tourne alors du côté du Nil, les premiers contacts connus avec le Soudan ne datant que de 550 ans ap. J.-C. De même est récusée la thèse d'une influence carthaginoise. Certains, comme Mauny traçaient une route du fer qui serait partie de Phénicie pour aboutir chez les Berbères d'Afrique du Nord et, de là, traverser le Sahara. Or les sites archéologiques du Nigeria, du Niger et de la région des Grands Lacs montrent la présence d'une fusion du fer à une époque bien antérieure datée entre 2 520 et 1 650 ans av. J.-C. À Termit, au Niger, en particulier, les plus anciens indices de fusion du fer sont associés à un matériel lithique daté entre 3 300 et 1 500 ans av. J.-C. Il n'est pas impossible que la métallurgie du cuivre ait été à l'origine des techniques de fusion du fer à haute température, car les premiers objets de fer sont associés à des objets de cuivre dès 1 500 ans av. J.-C. Les plus anciens fourneaux retrouvés sont eux datés de 800 ans av. J.-C. Si l'on retrace l'histoire du site de Termit, on constate qu'il était déjà occupé vers 9 000 ans av. J.-C. par des agriculteurs qui utilisaient des houes, des pics et des bifaces taillés. Ces outils étaient fabriqués en quantités telles qu'elles dépassaient largement les besoins locaux et attestent l'existence de réseaux d'échanges. C'est donc dans une société ouverte qu'apparaît la métallurgie dans un continuum culturel qui ne semble pas avoir connu de rupture. Le site ne sera ensuite abandonné que lorsque la dégradation du climat provoquera une désertion générale de la région.

Mais il ne faudrait pas pour autant en conclure à une extension rapide de ces technologies sur le reste du continent. Ainsi, dans la vallée de la Bénoué où les hommes arrivent à la fin de l'âge de pierre il faut attendre le V^e siècle av. J.-C. pour trouver les premières traces de fourneaux en argile. Mais curieusement on n'a pas encore mis au jour d'objets métalliques de cette époque. Plus à l'ouest, en Mauritanie et au Mali, les

5. Bocoum H. (éd.), *Aux origines de la métallurgie du fer en Afrique*, Paris, UNESCO, 2002.

premiers fours et les puits d'extraction du cuivre datent seulement du V^e siècle av. J.-C., et en zone équatoriale au Zaïre où abondent les minerais il faut attendre le IX^e siècle ap. J.-C. pour trouver les premières traces d'une métallurgie qui ne s'impose pas avant le XIV^e siècle ap. J.-C. Chez les Igbo, le bronze paraît également au I^{er} millénaire ap. J.-C., tandis que dans le royaume d'Ife ou de Bénin les objets métalliques ne sont pas datables.

La technologie de ces fourneaux montre que la métallurgie du fer a connu des évolutions internes dont les progrès, eux aussi, sont liés à l'histoire de l'Afrique et non pas à des apports extérieurs. Un premier exemple est fourni par le site de Taruga au Nigeria. Dans un premier temps des fours d'environ deux mètres de haut, datés du V^e au III^e siècle av. J.-C., correspondent à un type primitif dit de fourneau à fosse. Ils fonctionnaient à la même époque que les plus anciens de Méroé, ce qui, vu la distance, exclut toute influence venue de cette région. Toujours au Nigeria, sur le site de Diamia ont été mis au jour des fourneaux datés de 630 à 930 ans ap. J.-C. Ils fonctionnaient avec un système de tuyère situé à la base du four qui, en oxygénant le feu, augmentait la température de fusion jusqu'à plus de mille degrés. Le combustible restait le charbon de bois obtenu avec des arbres du type acacia et le minerai était concassé avec des outils de pierre. Le métal s'écoulait ensuite dans une cavité creusée sous le fourneau où on le laissait refroidir. Le progrès que représente Diamia s'inscrit ainsi dans un continuum de la métallurgie nigérienne obtenu sans aucune influence extérieure. De même, la continuité culturelle se marque un peu partout en Afrique tropicale de l'Ouest par la disparition progressive des outils de pierre remplacés par les houes et coutelas métalliques après les V^e et VI^e siècles av. J.-C.

Le site de Nsukka (toujours au Nigeria) illustre parfaitement le caractère endogène de l'évolution de la métallurgie. Il présente trois phases de constructions de fourneaux. La première va de 350 ans av. J.-C. à 50 ans av. J.-C., la seconde de 90 ans ap. J.-C. à 380 ans ap. J.-C. et la troisième presque contemporaine, de 1430 à 1950 ! Lors de la première phase, le métal était fondu à environ 1 350/1 450°C, lors de la seconde à 1 200°C et au cours de la troisième à 1 150°C. Cette chute de température représente un progrès qui permet de passer du four à tirage forcé par un système de soufflets à un four auto ventilé qui n'a plus besoin de main-d'œuvre pour actionner les soufflets. Ces changements sont probablement la conséquence d'une chute démographique qui aurait contraint à réduire la main-d'œuvre. La seconde et la troisième phase en particulier correspondent à une recrudescence de l'activité de traite des esclaves qui a vidé le pays à

partir du IX^e siècle. Les Igbo exportaient alors ces esclaves vers le nord chez les Afigbo et c'est précisément dans le voisinage de Nsukka que se tenaient deux des principaux marchés d'esclaves à Ozalla et à Nkwo-Ike⁶.

Autre exemple, en pays Bantou, la chronologie de l'apparition de la métallurgie suit l'arrivée de cette ethnie qui colonise le territoire en suivant les cours d'eau ou les savanes côtières. Au Cameroun, l'une des principales zones de passage, la sidérurgie apparaît aux XV^e-XVI^e siècles ap. J.-C. à Pongsolo et aux XIV^e-XV^e à Pan-Pan alors qu'elle existe déjà entre 450 et 460 ans av. J.-C. au Gabon voisin.

La multiplicité des sites exploités par les Igbo aux confins de la savane et de la forêt, zone très riche en minerai, laisse penser que des groupes d'artisans se déplaçaient au fur et à mesure de l'épuisement des mines. Ces fondeurs vendaient le métal aux forgerons mais ne le forgeaient pas eux-mêmes. Ils constituaient des lignées reconnaissables aux scarifications de leurs visages. Plus au nord, au Burkina Faso et au Mali, dans les sociétés segmentaires, les paysans fondaient également le fer et le vendaient aux forgerons, tandis que dans les sociétés étatisées, le forgeron contrôlait toute la chaîne depuis la fusion jusqu'à la fabrication de l'outil.

En Afrique centrale, le travail du métal s'inscrivait dans un plus vaste ensemble de croyances religieuses, où le dieu Ogun tenait la première place. Chaque opération commençait par une offrande au dieu et se déroulait ensuite selon un ensemble immuable de rites. Si ces rites n'étaient pas respectés, Ogun pouvait se venger en provoquant par exemple l'effondrement des galeries de mines. Se joignait à ces croyances toute une symbolique sexuelle assimilant la production du fer à celle des êtres humains. Les fourneaux étaient ornés de seins et de scarifications identiques à celles des femmes. On assimilait le soufflet au pénis et les deux poches d'air aux testicules, tandis que la cadence de la soufflerie s'identifiait à celle de l'acte sexuel. Enfin, on voyait dans la fusion du métal le correspondant de la fusion de l'homme et de la femme. Ainsi se justifiaient l'abstinence exigée avant de commencer une fusion ou l'interdiction d'approcher les fours en activité imposée aux femmes enceintes ou ayant leurs règles.

Mais pour bien comprendre l'importance de la métallurgie en Afrique centrale, sur un territoire qui va de l'Atlantique à l'Ouganda, il faut revenir aux récits fondateurs des principales dynasties. Les premiers souverains sont en général décrits comme ayant inventé la métallurgie dont ils auraient fait don à leur peuple. Maîtriser la fusion et la forge du

6. Bocoum H. (éd.), *op. cit.*, p. 35 sq.

métal induisait que ces bienfaiteurs avaient donné les outils des agriculteurs et les armes des guerriers sans quoi les royaumes n'auraient jamais pu être fondés. Mais il y avait plus, le travail du fer impliquait une maîtrise du feu impossible sans le secours des dieux. Ainsi l'artisan participait du domaine divin dans une situation supérieure, voire inaccessible au vulgaire mortel ; ce qui justifiait de le placer sur le trône royal. Ainsi, prolongeant la légende, certains monarques conservaient-ils une forge symbolique à l'intérieur de leur palais. Dans certains rituels d'intro-nisation, on entrechoquait des marteaux assimilant la monarchie à une pièce de fer que l'on endurcit pour lui donner la force des armes et la solidité de l'outil agricole.

Et le mythe eut la vie dure puisqu'on le trouve encore aux alentours des XV^e et XVI^e siècles, lorsque Ngola instaura la dynastie régnante sur l'Angola. Le récit fondateur le décrit comme un artisan, inventeur de la fusion du fer et de la forge. C'est en échangeant ses outils de fer contre des céréales qu'il aurait réussi à constituer des stocks si importants que lors d'une famine il aurait pu distribuer gratuitement de la nourriture au peuple qui l'aurait remercié en le reconnaissant comme roi.

Autre exemple, en pays Yoruba, à la fin du IX^e siècle Oduduwa regroupe treize villages d'Ifé pour fonder la ville d'Ile-Ifé au centre de laquelle il construit le palais royal où une forge rappelait la sacralité de sa fonction. Le dieu Ogun s'en portait garant et devenait la divinité tutélaire du monarque. Soucieux de conserver la symbolique, ce dernier prend le coutelas à courte lame comme sceptre et emblème de la justice, et offre une chaîne de fer à son petit-fils lorsqu'il devient roi d'Owu. De fait, au-delà du symbole c'est la vie entière du royaume qui est bouleversée par l'emploi du fer. La fabrication des outils agricoles décuple la force de production qui induit dans un premier temps une abondance de nourriture. Mais en peu de temps, cette dernière déclenche une telle croissance démographique que le pays ne suffit plus à nourrir ce surplus de population et qu'il faut organiser une émigration. Grâce à la force que leur donnent les armes de fer, les fils d'Oduduwa élargiront ensuite ce domaine à l'ensemble du pays Yoruba en fondant une vingtaine d'autres royaumes.

Au Sénégal, la naissance des royaumes de Jaaoogo et du Tekrur, en reprenant la même mythologie de rois forgerons, laisserait supposer que l'ensemble de l'Afrique atlantique ressentit d'égale manière le choc de la survenue de la métallurgie comme l'élément décisif des rapports de force. La notion d'État reposerait désormais sur la puissance des armes métalliques.

Mise en place des populations

La mise en place des populations se fait suivant un clivage linguistique où l'on distingue un premier groupe dit Niger-Congo qui couvre l'espace compris entre l'ouest du Sénégal et l'actuel Bénin et un groupe Bantou qui s'installe au centre du continent.

Sur le Sénégal une importante migration semble avoir chassé des hommes venus de Mauritanie entre 3 000 et 500 ans av. J.-C. C'est l'époque où l'assèchement provoqua l'abandon de plusieurs villages entourés d'une enceinte que l'on a mis au jour dans le sud mauritanien. Ce seraient peut-être les ancêtres des Soninké qui fondèrent ensuite le royaume de Ghana.

Sur le Niger, la présence humaine continue depuis le Paléolithique, connu des périodes de chute démographiques au Néolithique lorsque les pluies gonflèrent trop dangereusement le fleuve.

La rive nord connut ainsi un premier peuplement dès 6 500-6 000 ans av. J.-C. et une période propice à l'agriculture qui commence alors à se développer en symbiose avec l'élevage sur une large bande qui s'étale jusqu'à Niamey et Gao. Harpons, pointes de flèches et vestiges animaliers montrent que la chasse et la pêche continuaient à occuper une place importante dans la nourriture. Si les gravures rupestres et la présence de multiples statuettes montrent que la vie intellectuelle avait déjà atteint un niveau très élevé, le matériel lithique variant d'une région à l'autre semblerait prouver qu'il n'y avait aucune unité de civilisation. Dans cette juxtaposition, il est difficile de savoir qui étaient ces populations probablement descendues du nord. Les rares vestiges retrouvés semblent permettre d'identifier des éléments négroïdes et paléo-berbères juxtaposés dans un probable *melting-pot*, mais on ne peut pas en dire beaucoup plus. Puis, dès que les conditions s'améliorèrent, les populations venues du sud saharien, qui aujourd'hui encore peuplent la région, se mirent en place. Ce sont les Soninko, les Bambara, les Peuls, les Hawsa, les Mossi, les Toubou, les Djerma et les Kanouri.

En revanche, la forêt qui remontait alors beaucoup plus au nord qu'aujourd'hui dans le delta intérieur n'incitait pas les hommes à s'installer sur la rive sud où l'on ne retrouve aucun site néolithique. Si l'on y ajoute qu'une plaine marécageuse occupait le reste du delta, on comprend qu'il ne fût occupé que beaucoup plus tardivement. Les hommes s'installèrent d'abord sur les buttes qui devaient alors ressembler à des îles. Autour de Djenné, on y a mis au jour des constructions en briques crues datant du III^e siècle. Le riz, le mil ou le fonio que l'on savait alors cultiver étaient

conservés dans des poteries décorées à la cordelette. Les restes animaux montrent que l'on pratiquait également un élevage bovin et ovin.

En Afrique centrale, les Bantou auraient commencé à migrer vers 3 000 ans av. J.-C. Probablement originaires de la région de la Bénoué, ils seraient partis à la fois vers le sud en longeant la côte atlantique, et vers l'est en suivant la lisière de la forêt qu'ils auraient progressivement pénétrée en s'engageant dans les vallées fluviales. En l'espace de près de 2 000 ans, ils seraient ainsi arrivés jusqu'en Afrique du Sud. Selon certains, ils maîtrisaient déjà l'agriculture et forgeaient des armes en fer ce qui leur aurait permis de s'imposer aux autochtones vivant encore de chasse et de pêche. D'autres contestent cette version en s'appuyant sur le fait que, plus à l'est, les populations de la région inter-lacustre connaissant également la métallurgie auraient pu s'opposer à cette migration, tandis qu'à l'ouest elle aurait commencé beaucoup plus tôt, alors que les Bantou étaient encore de simples chasseurs-cueilleurs ignorant l'agriculture aussi bien que la métallurgie. Quoi qu'il en soit de ce débat sur la chronologie, les racines bantou des quelque 600 langues parlées sur un bon tiers de l'Afrique centrale et méridionale montrent que cette ethnie imposa durablement à l'ensemble de la sous-région une culture commune. Il ne faudrait pas pour autant imaginer une invasion massive et brutale. La persistance de traits culturels antérieurs à leur arrivée montre que la migration se fit probablement par petits groupes qui s'insinuèrent dans cet espace et cohabitèrent avec les populations déjà installées dont certaines connaissaient déjà la poterie, voire certains éléments d'agriculture. On est donc en présence d'un ensemble d'acculturations dont les formes s'individualisent d'une région à l'autre pour former une mosaïque sans unité anthropologique. Au reste, la progression dut certainement connaître des avancées et des reculs variables selon les capacités de résistance des autochtones. Les Bantou cherchaient plutôt à s'installer dans les régions qui leur paraissaient à la fois les plus propices à l'agriculture et les plus riches en minerais. Mais même si elle se limita aux aspects linguistiques, cette culture n'en créa pas moins un fort sentiment d'appartenance commune.

1

La SÉNÉGAMBIE

Trois États se sont partagé la SÉNÉGAMBIE. Au nord, le royaume de Jolof fondé aux alentours du XII^e siècle, au sud celui du Gabou fondé au XIII^e siècle et enfin dans le massif du Fouta-Djalon, le royaume Peul structuré au XVIII^e siècle.

Avec le Sénégal comme fleuve frontière, cette terre de transition entre deux mondes s'est enrichie d'apports multiples tant religieux qu'économiques ou civilisationnels. Les premiers Européens qui y débarquèrent le remarquèrent immédiatement : « *Le fleuve, écrit Ca' da Mosto, sépare les Noirs des Basanés et délimite les terres sèches et arides du désert et les terres fertiles qui appartiennent aux Noirs. (...) En deçà du fleuve, les hommes sont tous très noirs, grands vigoureux et bien faits. La terre y est fertile, elle regorge d'arbres très élevés et de fruits de toutes sortes qui nous sont inconnus (...) Au-delà même du fleuve, ils sont tous maigres, de petite taille et le pays est sec et partout aride*¹. » Au cours des premiers siècles de son histoire, la SÉNÉGAMBIE a tourné le dos à l'océan dont la barre lui interdisait l'accès. C'est donc une histoire continentale qui se déroule dans la dépendance plus ou moins lâche des empires du Niger. D'ailleurs, les premiers occupants sont arrivés assez lentement de l'est, comme ensuite viendra de l'est la culture musulmane qui très tôt se superposera aux cultures autochtones sans jamais les faire disparaître. Cependant, on ne comprendrait rien à cette histoire si l'on ignorait le cadre physique et les contraintes qu'il a imposées aux hommes.

1. Ca' da Mosto, *op. cit.*, p. 61.

Entre le Sénégal et les Rivières du Sud s'étend un vaste plateau formé longtemps avant l'ère primaire qui laisse affleurer un socle de roches cristallines et granitiques où s'insèrent des schistes et des quartzites métamorphiques. Quelques zones montagneuses s'y sont superposées comme le volcan du Cap-Vert ou la chaîne du Marampa en Sierra Leone ou encore celle du Fouta-Djalou, culminant à 1 500 mètres d'altitude au mont Ténissira. Sur la ligne de crête de ce dernier massif se dessine la frontière entre le monde sénégalais et le monde nigérien. Les deux fleuves y prennent leur source avant de se diriger l'un vers l'ouest, l'autre vers l'est. S'en s'échappent également la Gambie et les fleuves côtiers du sud, dits Rivières du Sud, qui se frayent un passage entre canyons et chutes impressionnantes. Loin d'être une zone répulsive, cette puissante forteresse montagneuse, abritera un royaume Peul, l'un des plus puissants du continent africain.

Sur l'ensemble du territoire, le régime des pluies au cours de la période dite d'hivernage, qui va d'avril à novembre, fait alterner une période de crues à forte circulation fluviale et une d'étiage limitant la navigation de manière drastique. Si l'alternance saisonnière se retrouve sur l'ensemble du territoire, la latitude oppose des quotidiens radicalement différents selon que l'on vit au sud où tombent près de quatre mètres d'eau (à Konakry) ou au nord qui n'en reçoit que 250 millimètres (à Saint-Louis). Les pluies tombent sur une période dite d'hivernage qui selon la latitude varie de quatre à sept mois dans l'année, avant de céder la place à la saison sèche au cours de laquelle souffle l'harmattan, un vent venu de l'est, sec au point de faire éclater le bois. Au cours de ces mois, les températures moyennes flirtent avec les 40°C puis redescendent pendant l'hivernage autour de 20°C et parfois moins.

Tout au long de la côte basse et sablonneuse la barre vient s'écraser en deux rouleaux que seuls les piroguiers les plus intrépides se hasardaient à franchir. Dressés sur de longues pirogues monoxyles, ils attendaient l'instant propice avant de s'élancer vers le large où le poisson abondait en telle quantité qu'ils leur arrivaient d'en heurter les bancs. Face à un barrage d'une telle puissance, il est évident que, hormis ces modestes embarcations, il ne fallait pas songer à lancer le moindre navire de haut bord. Avec une vie maritime aussi drastiquement limitée, l'histoire ne pouvait qu'être centrée sur le continent avec pour ligne de force le cours des fleuves qui irriguaient les cultures et dessinaient la carte des échanges.

Généralement, il est distingué quatre régions :

- La première au nord, immense plateau entre Sénégal et Gambie, fractionnée en plusieurs royaumes que celui du Jolof finira par soumettre en constituant un véritable empire.

- La seconde, autour de la Gambie, en lien direct avec les États centrés sur le Fouta-Djalón, restera longtemps dans la mouvance de l'empire du Mali. C'est dans l'est gambien que naîtra le royaume de Kaabu.
- La troisième, la plus méridionale, dite région des Rivières du Sud, restera d'un abord difficile à l'homme. L'impénétrable lacs de ces cours d'eau aux bras divergents environnés de forêts tropicales, servira de refuge aux populations pourchassées par les envahisseurs venus du nord aussi bien que de l'est. Dans un isolement farouchement défendu, elles y perpétuèrent la vie de clans dont les frontières ne dépassaient pas celles du village.
- Enfin le Fouta-Djalón, véritable forteresse entre les plateaux du Niger et ceux du Sénégal abrita le royaume Peul dont les souverains portaient le titre d'Almami. Ce massif bien arrosé fut une riche zone de contact d'où s'élançaient périodiquement les fiers *ceddo*, aristocrates guerriers en quête de razzias, dans les plaines alentour, qui leur fournissaient, entre autres, les esclaves des *runde* (villages d'esclaves) et dont ils tiraient leurs ressources agricoles.

Les royaumes de Tekrur et Jolof des origines au XVI^e siècle

Les hommes se sont très vite fixés sur la moyenne vallée du Sénégal entre Richard Toll et Bakel. Lorsque, il y a près de cinq mille ans, la désertification frappa la région, ils trouvèrent dans cet espace dit du Fouta-Toro, une plaine large de 10 à 25 km, où l'inondation annuelle permettait une riche agriculture, alors qu'en amont le Sénégal ou la Falémée s'enfonçaient dans des gorges aux parois abruptes, et, qu'en aval, le fleuve coulait sur une plaine marécageuse trop gorgée d'eau. C'est sur ce moyen Sénégal que s'est constitué l'ancien royaume de Tekrur.

On hésite encore sur l'origine exacte des migrants venus de l'est qui le fondèrent. Arrivaient-ils de l'Adrar, du Haut-Niger ou du Fouta-Djalón ? Quoi qu'il en soit, ils se seraient superposés à une population indigène dite des Soce. Quatre ethnies principales s'y côtoyaient : les Wolof, les Serer, les Malinké et les Toucouleurs ou Peuls. Chacune conservant ses coutumes et sa langue, mais se fondant aussi dans un vaste ensemble culturel sénégambien où le wolof est langue vernaculaire. Outre ces composantes majeures, subsistent des ethnies minoritaires réfugiées dans des zones d'impénétrables forêts comme les Serrer Saafen qui, au sud du Cap-Vert, fuyaient les razzias esclavagistes, refusant toute autorité. Ces petites

communautés lignagères vécurent en autarcie, limitant au maximum les contacts avec les populations voisines.

En fait, on sait peu de chose sur les premiers habitants de la région. Selon les sources orales, un ensemble de familles appelées Dyaodite auraient occupé la région, sous les ordres de chefs de communautés appelés *laman*, ou propriétaires de la terre. Certains migrants auraient de leur côté introduit la métallurgie dans la vallée où l'on a identifié plus de 400 sites échelonnés entre le IV^e et le XIV^e siècle. Après une analyse linguistique, Jean Boulègue pense que c'étaient des Peuls. Les auteurs arabes qui en parlent insistent essentiellement sur l'aspect religieux. Al Bakri les décrit comme des païens adorant des idoles et Idrisi, parlant du Tekrur en 1154, montre à l'inverse une population musulmane riche et bénéficiant déjà du commerce avec le Maroc sur la moyenne vallée du fleuve. En fait, les deux ne se contredisent pas car l'islam n'élimina jamais les croyances ancestrales. Il fut en effet propagé dans cette région au X^e siècle sous l'influence des Almoravides. Ces Berbères Zénagas avaient été islamisés par leur chef Yahya Ibn Omar qui avait fait le pèlerinage à La Mecque. À son retour en 1040, il fit appel au prédicateur Abdalah Ibn Yasin qui fonda un couvent sur l'île de Tidra² d'où il lançait des missionnaires fanatisés. La dynastie réussit à former un empire qui dura jusqu'en 1147 et s'étendit sur la Mauritanie, le Maroc, l'est algérien, l'Espagne, le Portugal, et sur la frange subsaharienne au Bambuk, dans la moyenne vallée du Sénégal et sur les franges du royaume de Ghana. C'en était assez pour offrir une légitimité religieuse à tous ceux qui se réclameraient de leur descendance.

Au XII^e siècle, la région passa dans l'espace du Mali, ce qui l'introduisit dans les circuits du grand commerce. Elle exportait alors vers le centre de l'empire le sel extrait des salines côtières et l'or du Bambuk en même temps que s'imposait une organisation étatique centralisée qui refoulait les sociétés lignagères récalcitrantes vers les Rivières du Sud. C'est ainsi que les Baga, les Nalu, les Joola, les Baïnuks trouvèrent refuge dans l'impénétrable dédale des forêts denses qui bordent ces fleuves.

Sur ces bases allait naître le royaume de Jolof. Les récits oraux sur ses origines, comme sur l'ensemble de son histoire, restent assez flous quant à la chronologie que l'on s'efforce de reconstituer à partir des listes de souverains en comptant trente années par règne, soit une génération. Il est bien évident qu'une telle approximation ne peut donner que des dates

2. L'île actuelle de Tidra est située en Mauritanie au large d'Arguin. Mais certains voudraient la localiser sur le fleuve Sénégal.

rondes plus qu'incertaines, mais suffisantes pour replacer cette histoire dans un cadre séculaire. Le Brasseur, gouverneur de Gorée de 1774 à 1777³ transcrivit l'une des légendes qu'on lui avait contées selon laquelle l'origine musulmane du royaume ne fait aucun doute. Le père du fondateur Njajaan Njaay, serait venu de l'Orient pour convertir la région. Il s'y serait arrêté, marié, puis abandonnant femme et enfant serait reparti convertir des terres plus méridionales. Symboliquement, le récit précise qu'il aurait alors emporté un Coran et une bouteille de vin de palme. Autant dire que sa conception de l'islam ne lui interdisait pas de conserver d'anciennes pratiques païennes. Njajaan par dépit de ne pas avoir obtenu immédiatement une royauté à laquelle il aspirait aurait plongé dans le fleuve et y serait resté huit ans enfermé dans une caisse avant d'en ressortir pour arbitrer une dispute entre des pêcheurs. Ce rôle de justicier lui aurait valu d'être enfin reconnu comme roi. Si nous acceptons que le mythe révèle l'histoire, celui-ci suffirait à légitimer la dynastie royale. Cette plongée subaquatique symbolisait en fait la paternité du monarque sur son peuple puisque l'eau donne la vie, tandis que l'arbitrage répondait à la fonction régaliennne de la justice. Restait à organiser une généalogie fictive rattachant Njajaan aux Almoravides, ce qui fut fait, et voilà mis en place le récit fondateur de ce royaume de la moyenne vallée du Sénégal aux alentours de 1270/1300. La cour du monarque aurait imposé l'usage du wolof qui allait devenir la langue unificatrice, pour ne pas dire officielle du pays.

Ensuite, pendant plusieurs siècles on ne possède plus pour écrire l'histoire de ce royaume que des listes de souverains qui ne nous renseignent en rien ni sur les événements intérieurs ni sur la politique étrangère du royaume. Toujours est-il qu'il s'imposa rapidement à ses voisins. Comment put-il annexer les royaumes du Waalo, du Kajoor et du Bawol pour former la vaste confédération ou empire du Jolof, entouré d'autres royaumes tributaires, étendus jusqu'à la Gambie avec le Wuli et le Nani ? Les événements nous échappent autant que le processus de conquête. Après une analyse plus que fine des sources orales, Jean Boulègue propose la chronologie suivante : le royaume du Waalo daterait de la seconde moitié du XIII^e siècle, il se serait étendu au Jolof, au Kajoor et au Bawom au XIV^e siècle, puis au Sine et au Salum à la fin du XIV^e siècle et enfin à la Gambie au cours de la première moitié du XV^e siècle.

3. Boulègue J., *Les royaumes wolof...*, op. cit., p. 32.

Loin d'être un État centralisé, chaque royaume intégré à l'empire conservait son roi et sa législation coutumière. Et, à l'intérieur de chacun de ces royaumes les ethnies cohabitaient en conservant jalousement leurs coutumes, certaines s'interpénétrant sur un même territoire, d'autres menant une vie presque autonome sur une même terre. Cette juxtaposition rappelle en fait certains particularismes des anciens régimes en Europe. Ainsi vivaient en particulier les Sérères, refoulés dans une sorte de province autonome au centre du Jolof. Dans ce pays fort boisé et marécageux, accessible seulement par d'étroits défilés, « *ils n'ont ni roi, écrit Ca' da Mosto, ni seigneur, mais ils honorent certains d'entre eux plus que d'autres. (...) ils refusent qu'on vende leurs femmes et leurs enfants comme esclaves, comme font les rois et seigneurs de tous les autres pays noirs. Grands idolâtres, ils n'ont ni foi ni loi, sont forts cruels et usent d'arcs et de flèches empoisonnées*⁴. » Plusieurs tentatives des souverains jolofs pour les soumettre échouèrent successivement. Restés farouchement animistes ils ne furent jamais islamisés et conservèrent la structure horizontale des sociétés claniques.

La société

Les sources narratives les plus parlantes remontent souvent au XIX^e siècle, mais en les recoupant avec les renseignements parcimonieux rapportés par les premiers Européens arrivés en Sénégal, il est possible de proposer un tableau de la société avant leur arrivée⁵.

Trois ensembles hiérarchisaient la population. Les *geer* constituaient la catégorie des hommes libres, largement majoritaires. Les *neeno* exerçaient les professions de tisserands, cordonniers, forgerons, menuisiers, pêcheurs, griots, musiciens. L'endogamie y était la règle et le métier se transmettait héréditairement. Comme, de surcroît, ils étaient liés par des interdits de résidence et de sépulture, on a souvent parlé de castes à leur sujet. Il ne faut évidemment pas donner à ce terme le sens qu'il peut avoir en Inde, mais l'idée d'enfermement à l'intérieur du corps social reste fondamentale. Enfin, les *jaam* qui constituaient la dernière catégorie étaient des non-libres, assimilables à des esclaves, même si leur condition ne ressemblait que très peu à celle des esclaves de plantation que les Européens impor-

4. Ca' da Mosto, *op. cit.*, p. 95.

5. Ca' da Mosto que nous avons déjà cité visita le pays en 1455 et 1456. Le récit qu'en fit ce Vénitien reste l'un des meilleurs témoignages que nous possédions par la précision des informations.